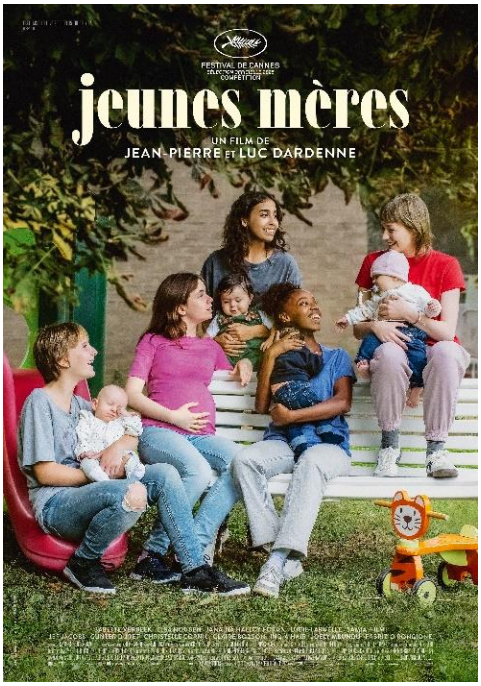
C E R C L E D'É T U D E S C I N É M A T O G R A P H I Q U E S
Saison 2026 - 2027 – Ce qui nous lie



JEUNES MÈRES

de Jean-Pierre et Luc Dardenne

Belgique, 2025, 105'

Scénario : Jean-Pierre et Luc Dardenne

Avec : Elsa Houben (Julie), Lucie Laruelle (Perla), Babette Verbeek (Jessica), Janaina Halloy Ariane), Samia Hilmi (Naima), India Hair (Morgane, mère de Jessica), Christelle Cornil (Nathalie, mère d'Ariane), Joely Mbundu (Angèle, soeur de Perla), Selma Alaoui (Betty), Claire Bodson (Isabelle).

Montage : Marie-Hélène Dozo

Directeur de la photographie : Benoît Dervaux

Prix du scénario et Prix du Jury œcuménique au Festival de Cannes 2025

Réalisateurs

Jean-Pierre (1951) et Luc (1954), scénaristes et producteurs belges, réalisent leurs films en commun.

Filmographie des frères Dardenne

Falsch (1987), *Je pense à vous* (1992), *La Promesse* (1996), *Rosetta* (1999), *Le Fils* (2002), *L'Enfant* (2005), *Le Silence de Lorna* (2008), *Le Gamin au vélo* (2011), *Deux jours, une nuit* (2014), *La Fille inconnue* (2016), *Le Jeune Ahmed* (2019), *Tori et Lokita* (2022), *Jeunes Mères* (2025). Ils sont titulaires de nombreuses récompenses internationales au fil des ans. Réalisateurs de plusieurs documentaires à leurs débuts, ils sont aussi producteurs et notamment des œuvres de Solveig Anspach, Costa-Gavras, Laurent Herbiet, Ken Loach, Jacques Audiard et Jean-Paul Salomé.

Interview à Cannes le 23 mai 2025 par Tarik Khaldi

Peut-on dire que ce film est plus lumineux que vos précédents ?

LD – Nous avons voulu raconter cinq histoires, celles de cinq jeunes filles qui se libèrent d'un destin, d'une prison, chacune à sa façon. C'est peut-être pour cela que le film est plus lumineux. Il y a aussi la musique, qui intervient à un moment et qui apporte une lumière qu'il n'y avait pas dans les deux derniers films.

L'autre nouveauté tient au nombre de personnages principaux. Comment est venue l'idée d'en réunir cinq ?



JPD – Elle est venue parce qu'on est allés dans cette maison maternelle. À l'origine, nous voulions raconter une autre histoire, celle d'une jeune fille, Jessica, qui vivait dans une maison maternelle et qui ne ressentait rien pour son enfant. On marchait dans nos pas, en quelque sorte. Puis nous nous sommes documentés sur les maisons maternelles, nous sommes allés sur place, et le fait d'avoir vu comment se déroulait la vie dans cette maison, c'est comme si le lieu nous avait dit : « Les amis, et si vous racontiez nos histoires ? »

LD – Au bout du compte, il y a un côté « course relais », même si ce sont cinq histoires. Une fille nous embarque dans son histoire, et c'est comme si elle prenait le témoin en partant.

Et cette thématique de la maternité, en quoi vous était-elle chère ?

LD – Pourquoi nous nous sommes intéressés à une jeune mère, à quelqu'un qui a des difficultés à ressentir le lien avec son enfant et qui le découvre progressivement ? C'est difficile à dire. C'est peut-être filmer la naissance, la fragilité de la vie, le lien entre deux êtres humains, pour que quelqu'un puisse grandir — c'est-à-dire l'enfant. C'est une chose précieuse pour les êtres humains.

Ce film met en scène une forme de sororité…

LD – C'est vrai que nous, les hommes, avons tendance à mettre en scène les femmes dans leur rivalité. Erreur ! Ici, nous nous intéressons plutôt à l'entraide entre ces jeunes mères, mais aussi au secours qu'elles reçoivent des assistantes, des psychologues, de la directrice, des éducatrices — toutes ces personnes qui sont là pour elles.

Quel a été l'enjeu, au tournage, entre les jeunes actrices et les bébés ?

JPD – Un enfant qui pleure, qu'il faut déposer, ce sont des choses que nous avons intégrées, et qu'elles ont intégrées rapidement à leur jeu. Ça donne un tempo, un rythme complètement différent. Quelque chose qui apparaît, comme ça, qui fait partie de la vie et qui impose son rythme.

Interview le 24 mai 2025 par Olivier Joyard

Vous avez déjà abordé la jeune maternité et la jeune paternité dans L'Enfant, Palme d'or en 2005. Comment un sujet comme celui des mères-filles s'est-il imposé vingt ans plus tard ?

JPD : Nous sommes conscients de rôder autour de thèmes qui nous obsèdent. Comment cela se passe entre parents et enfants, comment on arrive à se construire contre le destin qui a l'air de nous être imposé, le sentiment de la vie fragile. Nous avons essayé de montrer que cette vie existe. Elle est là malgré tout, il faut l'entretenir.

LD : Malgré la précarité et la pauvreté.

Dans Jeunes mères*, il y a un sentiment politique, une colère très forte devant le dénuement de ces jeunes femmes.*

JPD : Je pense que notre colère vient de la fragilité de la vie dont je parlais. Pourquoi s'obstiner à la filmer ? Parce qu'autour de nous, la notion de puissance est de plus en plus envahissante. Cette puissance écrase la fragilité de la vie. Ce film donne un espace d'1h42 pour que puissent se déployer cinq jeunes filles. C'est aussi un geste de résistance, si je puis employer ce mot un peu grandiloquent. Une manifestation d'autre chose que cette volonté d'écraser les plus faibles.

Le film ne se limite pas à une vision réaliste. Le romanesque surgit quand une de ces mères écrit une lettre à son enfant qu'elle souhaite placer en famille d'accueil. L'imagination prend le pouvoir, on esquisse sa vie future.

LD : On pense beaucoup à stimuler l'imagination des spectateurs avec nos films. Le romanesque n'a rien à voir avec le fait de surécrire. Milan Kundera disait qu'écrire, c'est non pas copier la réalité, mais explorer des possibilités qui ne sont pas réalisées. Ainsi, on les réalise dans l'invention de l'histoire. On voit cette jeune femme écrire une lettre à son enfant qui ne pourra être ouverte qu'en 2042, à sa majorité. Tout à coup, un récit s'ouvre.



Dans la presse

En décembre 2023, les Dardenne se rendent dans une maison maternelle près de Liège pour les besoins d'écriture d'un scénario centré sur un personnage. Ce qu'ils y découvrent, le fonctionnement du lieu, les gestes d'apprentissage des jeunes mères pour établir un lien avec leur nouveau-né, l'encadrement, les repas, le travail des éducatrices et de la psychologue, les discussions autour de la maternité, de la violence et des addictions, et surtout la diversité des cas rencontrés, les incitent à revoir leur projet. Ils choisissent de multiplier les points de vue pour embrasser à la fois la complexité de la situation et restituer la singularité de chaque trajectoire. De la pelote de vie commune, ils tirent des fils de vie intime et personnelle, permettant d'interroger les diverses raisons qui peuvent pousser des jeunes mères à abandonner leur bébé. Ce faisant, ils déjouent les pièges du film choral où les parcours individuels convergent vers un discours global. Ici, chaque vie, ciselée autour de petites unités narratives représentatives de leur propre sociologie, nourrit le tableau d'ensemble, sans jamais s'y dissoudre. *Jeunes mères* apparaît, au final, moins comme l'histoire d'un lieu que d'une réalité complexe.

Comme dans tous les films des Dardenne, les héroïnes de *Jeunes mères* arborent le visage des êtres à peine sortis de l'enfance, trop vite grandis, trop tôt précipités dans les problèmes de l'âge adulte. Chez ces deux cinéastes, l'adolescence apparaît toujours comme un moment critique où se joue l'affrontement entre déterminisme social et volonté de s'en émanciper. Durement malmenés par l'existence, leurs jeunes personnages ne sont cependant jamais traités comme des victimes. Toutes et tous résistent avec détermination, luttent avec acharnement pour s'en sortir, refusant de céder à la fatalité.

Deux mondes opposés structurent le récit : la maison maternelle, lieu de protection, d'apprentissage et d'écoute, et l'extérieur – rues hostiles, appartements précaires – où surgissent les menaces du quotidien ayant l'aspect d'un compagnon et père défaillant pour Perla (on songe au père de *L'enfant*), d'une mère toxique pour Ariane, ou des tentations addictives pour Julie. Ce dispositif spatial alimente la tension dramatique du film, entre espoir fragile et répétition du passé.

Fidèles à leur méthode, les Dardenne filment leurs personnages au plus près, caméra à l'épaule, captant l'urgence de leur quête affective. Jessica, qui introduit *in media res* le spectateur dans le récit, incarne pour sa part une figure récurrente du cinéma dardennien : l'enfant abandonné, marqué par le manque d'amour parental, souvent point de départ d'une culpabilité ou d'une violence mortifère retournée contre soi. La jeune femme, sorte de double adulte et féminin du *Gamin au vélo* (2011), recherche jusqu'à l'obsession l'attention de sa mère absente, froide, distante (déchirante composition de la comédienne India Hair). Cette quête désespérée éclaire son incapacité à jouer son propre rôle de mère et à aimer son enfant. Vide d'une affection maternelle qu'elle n'a jamais reçue, la trop jeune mère ne parvient pas à transmettre à son tour.

Après des œuvres telles que *Le jeune Ahmed* et *Tori et Lokita*, explorant des thématiques sociales explicitement politiques, les Dardenne reviennent ici à un cinéma plus intime, plus mystérieux. Ils y interrogent le lien mère-enfant, et ce que signifie devenir parent quand on a grandi sans affection. Leur film ne prétend pas dresser un état des lieux sociologique de la

maternité adolescente. Avec ce portrait de groupe, les cinéastes élargissent leur regard sans perdre la justesse de leur approche, ni la force de leur style. Leur cinéma demeure ce lieu rare où le singulier touche à l'universel. (Philippe Leclerq, site ecoledeslettres.fr)

Fiche préparée par Philippe Thonney

Vous souhaitez réagir au film ?

Adressez un courriel à : contact@cercledetudescine.ch